

Les soubassements énatifs et glottomoteurs de la sémiomorphose lexicale

Abdou Elimam¹

Résumé

Le fait qu'un même mot puisse recouvrir des significations différentes dans une progression thématique soulève la question du statut du lexique. En effet selon que ce dernier est prélevé de la culture ou d'un tissage discursif, il aura soit une valeur d'usage, soit des valeurs d'échange. Certes le problème n'est pas nouveau. Cependant les solutions antérieures n'ont, de toute évidence, que contourné l'aporie. Prenant en compte la nature hybride du mot, nous tentons de discuter ses comportements partant de l'éclairage que nous offre le modèle de la cognition distribuée et parallèle ainsi que sa corporéité dans le processus de construction du sens. La faculté de langage apparaît alors comme que relais de la cognition pour transduire le contenu en une suite de mots. C'est dans l'énoncé que se repèrent les traces de signatures neuronales (cognèmes/phognèmes) des mécanismes cognitivo-langagiers, nécessairement universels.

Mots-clés: Cognition distribuée et cognition incarnée ; glottomotricité ; cognème ; phognème ; mot.

Abstract

Starting from the factual that a same word could convey different meanings within a very peace of discourse we try to revisit the status of the lexicon. Indeed the word can either be a cultural token with a usage value; or a discursive unit with exchange values. This is not new, of course. But the solutions offered up to now have only bypassed the aporia. By revisiting the very hybrid status of the word, we try to shed light on its behaviour relying on the modeling of distributed and parallel embodied cognition in the process of meaning construction. The raison d'être of the faculty of language appears in a new light; in short, cognition constructs conceptualisation while the faculty of language transduces it. However the resulting surface utterance keeps trace of neural signatures as they are carried by cognemes / phognemes reflecting (necessarily) universal cognitivo-langaging mechanisms.

Keywords: Distributed and parallel embodied cognition ; glottomotricity ; cogneme ; phogneme ; word.

¹ Professeur émérite, Alicante, Espagne. E-mail : a.elimam@outlook.fr.

Introduction

Le mot a toujours été un passage obligé dans toute étude du langage et son acception sinon en tant que signe, du moins en tant que support de sémiotisation est largement admise. Inscrit dans l'imaginaire collectif en tant que moyen linguistique privilégié de création du sens, il n'a intéressé les linguistes que dans sa réalité de produit toujours-déjà là. Il a certes fait l'objet d'études critiques nombreuses (entre nominalistes et conceptualistes, en gros) et certains n'y ont même vu qu'un instrument purement idéologique². Cependant c'est surtout autour de la lexicographie et de la lexicologie que l'essentiel du travail a été réalisé. A ces efforts, la sémantique lexicale est venue apporter un regard plus pointu à la limite entre la philosophie du langage et la pragmatique. En somme, on a toujours eu affaire à un objet culturel spécifique très utile à la langue et à ses locuteurs. C'est avec le passage à l'épistémè contemporaine – dite « cognitive », que les rapports entre cognition et langage prennent une ampleur jusque-là jamais égalée. Le langage-en-usage se voit rapproché de ses soubassements neuronaux pour produire un renversement de la tendance ayant marqué la fin du XXe siècle (Changeux, 2004 ; Damasio, 2012). La question du sens est un enjeu essentiel: la sémantique reprend ses (pleins) droits en linguistique pour ancrer sa légitimité dans un argumentaire neurocognitif de plus en plus partagé (Jackendoff, 2002). On assiste à l'avènement de la linguistique « cognitive » et les recherches s'orientent vers la production du sens (Langaker, 1987).

Bien que caricatural, ce tableau vise à souligner la ténacité de cette relation dialectique entre langage et cognition; et vice-versa. Pour notre part, c'est autour du *mot* que notre exploration de la construction du sens nous conduira à aborder la notion de cognition distribuée et parallèle et de sa nature éactive. Signalons que le choix de ces derniers modèles a été guidé par des considérations purement pragmatiques – il ne vise donc aucune exclusivité. Le statut hybride du mot (culture/discours), nous conduit à revisiter la mission de la *faculté de langage*. Quant aux composantes morpho-syntaxiques de l'énoncé de surface, nous nous proposons d'y voir des traces de signatures neuronales portées par des cognèmes/ phognèmes; conservant à l'esprit que ces signatures doivent impérativement traduire des mécanismes cognitivo-langagiers universels.

Notre parcours nous conduira, en premier lieu, à esquisser une vision d'ensemble permettant de poser les termes de la problématisation. Dans un second temps, nous développerons notre appropriation des concepts de la cognition distribuée pour envisager le processus de la construction du sens et de sa diffusion par le média qu'est le langage. La troisième partie nous donnera l'occasion de détailler un peu plus le processus par lequel la créativité discursive nous détache (voire, nous émancipe) des valeurs réifiées. La quatrième explorera, de plain-pied, le détail de ce processus à la fois cognitif et langagier qui, ensuite, se drape de moyens linguistiques locaux. Ces détours nous permettront de retrouver l'hybridité du mot à la fois comme un donné de culture, et comme un support de la créativité neurosémantique.

² C'est le cas de la linguistique soviétique, plus particulièrement avec Voloshinov (1977).

1. Entre image de praxis et montage d'images

1.1. Sémiomorphose lexicale

Commençons par une observation basée sur du corpus et à ce titre considérons la recette suivante³ :

Pintade farcie au pain d'épice

1 Préchauffer le four à 180°C (thermostat 6). Parer la volaille. Faire revenir l'oignon blanc 5 minutes, couper très fin les foies de volaille et le foie gras. Émietter le pain d'épice.

2 Dans un saladier, mélanger la viande de porc hachée, l'oignon, les foies, le foie gras, les miettes de pain d'épice, l'œuf, le miel et la cannelle. Saler, poivrer et farcir la volaille. Huiler la pintade, saler, poivrer et enfourner 60 minutes.

3 Au bout de 60 minutes, ajouter dans le plat de cuisson les oignons rouges hachés grossièrement, laisser cuire 30 minutes. Verser un verre d'eau dans la lèchefrite et poursuivre la cuisson jusqu'à ce que les oignons soient fondants. Couvrir d'un papier aluminium si nécessaire pour éviter que la volaille soit trop rôtie.

4 A la fin de la cuisson, récupérer le jus et les oignons en saucière, découper la pintade et trancher la farce.

L'abord, puis la lecture de ce texte nous invitent à construire des représentations pouvant évoquer les aspects suivants:

1. Pintade farcie au pain d'épice

2. Parer la volaille.

3. Couper les foies de volaille

4. Saler, poivrer et farcir la volaille.

5. Huiler la pintade...enfournier 60'

6. Découper la pintade



La notion initiale de « pintade » (1), telle que versée en discours dans cette recette, conserve encore les traits prototypiques. Elle mute (2) sous le vocable de « volaille » pour prendre les traits de viande en cours de préparation en boucherie. Cette même notion de « volaille » est reprise (3) cette fois-ci, pour renvoyer au générique d'oiseaux. Elle est sollicitée à nouveau (4) pour renvoyer à la viande en cours de préparation en cuisine. On revient à la notion de

³ <http://cuisine.journaldesfemmes.com/recette/342021-pintade-farcie-au-pain-d-epice>, consultée le 28/05/2016.

«pintade» (5) pour désigner la viande en cours de préparation en cuisine. On recourt, à nouveau à la notion de « volaille » pour renvoyer aux caractéristiques de comestibilité. On retrouve la notion de « pintade » (6) en fin de recette pour désigner la viande prête à consommer.

Les recettes⁴ de cuisine semblent se prêter plus particulièrement à cette dynamique lexicale où des notions sont instanciées avec des caractéristiques sémantiques différentes à chacune de leurs occurrences. Ce type de mise en discours des mots est très courant, bien que pas toujours relevé en tant que tel à moins de prendre en considération une approche de type « programme narratif »; auquel cas la recette se prêterait à tout un programme de transformations normatives. Nous aurons l'occasion, plus loin, d'y revenir lorsque nous aborderons l'approche par cadre sémantique et scénarios. Toutefois même si ces modèles permettent un regard essentiellement stylistique de la redondance des mots avec des significations différentes, elles n'en éclairent pas pour autant les mécanismes cognitivo-langagiers sous-jacents. Comment les locuteurs parviennent-ils à parcourir des représentations fluctuantes à partir d'une même occurrence lexicale ? Comment des locuteurs d'une même langue ou de langues différentes parviennent-ils à accéder à des significations verbales souvent chargées de modalisations et de présuppositions ? Sans précautions méthodologiques, les tendances fédératrices risquent de conforter une réification du « mot » qui se présente comme une instance toujours-déjà-là, avec ses mêmes représentations et ses significations sociales. Quelle place resterait-il alors à la création, à l'innovation et à l'iconoclastie⁵ ? En effet le discours est un espace où les mots exhibent une nature hybride: ils sont à la fois un référent extralinguistique – fixé et partagé par la culture/norme – et un « outil de production du sens »⁶. Ces deux fonctions sont contradictoires, en fait. En effet le référent devrait renvoyer à une image (plus ou moins stabilisée) de praxis alors que l'outil de production renvoie à un montage d'images. Il nous semble qu'au-delà des phénomènes de polysémie, les mots versés au discours révèlent un processus que l'on pourrait qualifier de *semimorphose*. D'un point de vue langagier et cognitif un tel phénomène témoignerait d'un mécanisme dont les retombées théoriques peuvent s'avérer fort prometteuses. Pour y voir un peu plus clair, nous nous proposons de procéder à une distinction principielle entre *cognition* (au sens large du terme); d'une part, et *modalités de son extériorisation*, de l'autre.

Il serait presque un truisme de dire que les *représentations* (terme qui s'affinera au fil du texte) n'ont pas besoin de mots et que le langage articulé est loin d'être l'unique moyen de communiquer nos états d'âme. Par conséquent un effort méthodologique sera exigé de notre part pour maintenir cette distinction principielle tout en relevant les mécanismes par lesquels ces deux instances se croisent et s'alimentent mutuellement.

1.2. Corps et cognition

Si la question du sens révèle de plus en plus sa nature corporelle⁷ (Rizzolatti & Sinigaglia, 2007 ; Damasio, 2012 ; Lakoff, 1993 ; Gallese & Lakoff, 2005) et assoit durablement la corporéité comme substrat de l'activité sémantique, le réflexe sous-tendant l'activité

⁴ Je remercie C. Delmas – qui prépare précisément un travail sur les recettes de cuisine – pour avoir attiré mon attention là-dessus. Cf. Delmas (2015 et à paraître).

⁵ Ces questions qui ont des retombées sociales et politiques cruciales avaient fait l'objet d'une étude remarquable de L. Althusser (1976) qui avait introduit le concept d'*appareils idéologiques d'état* pour rendre compte de l'interpellation des individus en sujets.

⁶ Lafont (1986) mais également G. Guillaume pour qui il s'agit d'un « sens puissantiel ». C'est aussi le lieu d'un dépassement, pour la liberté.

⁷ Ces références bibliographiques ne doivent pas induire l'idée d'une quelconque exhaustivité; nous aurions pu en produire bien d'autres.

linguistique, pour sa part, semble résister à une telle assimilation et à sa réduction. En effet les langues présentent une telle variété de morphologies et de schèmes phonologiques et prosodiques qu'il serait vain de les réduire à quelques *constructions* (Goldberg, 2006) dont les schèmes sémantiques seraient universels. Surtout lorsque ces patrons syntactiques accueillent – naturellement et aisément – les syntagmes de l'anglais, de préférence. Si les pratiques discursives ne sauraient se réduire à une *constructique* pré-câblée, elles ne sauraient faire l'économie, non plus, d'un fonctionnement global systématique. Nous soutenons, pour notre part, que la question du « système linguistique » nécessite – précisément à la lumière des avancées en neurosciences cognitives – un déplacement méthodologique et conceptuel pour pouvoir être appréhendée de manière productive et optimisée. En effet nous soutenons que l'activité de parole est portée par un ensemble d'activations motrices que le nourrisson expérimente avant même sa socialisation linguistique. L'acculturation permettra à ces réflexes d'épouser des formes verbales validées et reconnues par la communauté. Ce sont précisément ces réflexes moteurs que nous désignons sous le terme de *glottomotricité* (Elimam, 2013, 2014) pour pointer la mise en mots de représentations; soit leur mise en *discours* dans le sens guillaumien du terme. Certes entre la phase d'élaboration d'une représentation et son extériorisation en discours, une étape essentielle doit être franchie. Prenons la précaution de préciser que la *glottomotricité* est une *motricité langagière* – et non pas « linguistique ». Elle renvoie essentiellement à la phase motrice de l'acte énonciatif – soit la mise en mots des contenus représentationnels objets de l'échange verbal⁸. Elle recouvre par conséquent une matérialité neuro-physiologique (objet central du travail de Levelt et son équipe, entre autres)⁹ que les retombées des recherches récentes (Cf. Damasio, 2012) nous permettent de revisiter. C'est ce même moment éenactif, par excellence, que nous sommes tenté – ne serait-ce qu'à titre d'expérience théorique – d'assimiler à ce qu'un G. Guillaume entrevoyait à travers ses métaphores *d'architecture*, de *cinétique* et de *tensions*.

1.3. Énaction et transduction du sens

Nous pensons que cette étape passe par une instance nécessairement biologique car elle transforme l'image conceptuelle (Damasio, 2012) – soit un ensemble de connexions neuronales multi-niveaux et parallèles – en une chaîne linéaire sonore signifiante. Une telle instance, plutôt que d'être productrice de sens est *transductrice* du sens et agit comme une interface nécessaire entre le cognitif et le discursif. Nous continuons de l'appeler *faculté de langage* afin de poursuivre le travail conceptuel inauguré par Saussure et relancé par Chomsky – même si, avec bien d'autres¹⁰, nous nous en démarquons par certains aspects. Un tel dessein théorique et méthodologique nous conduit nécessairement à commenter les « moyens linguistiques » de la mise en discours et à préciser la nature hybride des mots (entre culture/cognition et *discours*) même si le discours en fait usage. C'est de cette clarification que la faculté de langage se voit allégée de toute présence lexicale ou sémantique pour retrouver sa nature opératoire éminemment universelle. C'est de cette clarification que les opérations langagières (universelles) devront nécessairement s'indexer aux « opérations linguistiques » (i.e. aux moyens propres aux langues particulières) sous forme de *traces* « cognémiques » (Bottineau 2010); voire « phognémiques » (Elimam, 2014). Fonctionnant comme des signatures neuronales, ces traces d'opérations « énonciatives et prédicatives » (Culioli et/ou Adamczewski) se nichent dans les morphèmes présents dans les énoncés. A

⁸ Notons, à ce propos que le modèle de Hickok & Poeppel (2007), « dual stream », aurait pu convenir pour soutenir notre approche.

⁹ Levelt 1999; Hagoort, P. & Levelt, W. 2009.

¹⁰ Cf. La critique qu'en a faite Tomasello 2004.

l'insu des planificateurs et autres normalisateurs linguistiques¹¹ ces signatures neuronales envahissent (par affixes, tons et/ou morphèmes autonomes) la morphosyntaxe de manière peu prévisible et incontrôlable ... dans l'attente que la linguistique parvienne à les débusquer pour en restituer les statuts et portées. C'est dans un tel contexte méthodologique que, pour notre part, nous intégrons la notion *d'énaction* dans le sens où le circuit sensorimoteur se trouve activé par l'évocation de la conceptualisation. Par cette formulation, nous marquons quelques réserves sur la notion de *concept* telle qu'elle est utilisée en linguistique cognitive (Lakoff, 1993, Jackendoff, 1978, 2002). En effet, elle nous semble sinon ambiguë, du moins bien trop figée pour rendre compte de la dynamique de construction du sens et du temps que cela nécessite¹². Nous sommes de plus en plus convaincu que les mots, s'ils nous permettent d'accéder à des conceptualisations, ne conceptualisent pas. De ce fait, le « signe »¹³ ne peut relever de l'activité neurosémantique – ce que confirme la nature distribuée de la cognition.

2. Cognition distribuée & construction du sens

C'est dans les découvertes de la cognition en tant que processus parallèle et distribué à la fois (McClelland & Rogers, 2003, ; Gallese & Lakoff, 2005 ; Lakoff, 1993 ; Changeux, 2004 ; Damasio, 1989, 2012 ; Pulvermüller, 2013, 2014) que nous nous proposons d'appréhender la dynamique conceptualisante. A. Damasio insiste bien sur le fait que c'est toujours par notre corps que nous recomposons le monde tel que nous l'expérimentons « ces structures de base de cartographie corporelle et d'imagerie sont situées (...) dans une région appelée tronc supérieur » (Damasio, 2012 : 30). Ce corps qui est l'interface entre l'extérieur à soi et l'en-soi est le produit d'une reconstitution cérébrale dont la mise-à-jour est sans fin. En effet le corps dans sa totalité se trouve représenté dans notre cerveau de sorte que tout changement de situation (accident, entorse, brûlure, etc.) se voit pris en compte par le cerveau qui réagit, alors, en conséquence. C'est ainsi que l'espèce humaine se voit dotée d'un mécanisme de veille sanitaire permanente et d'intervention vitale (respiration, circulation sanguine, etc.); c'est ce que Damasio (2012) nomme les *dispositions* (biologiques). La cognition n'échappe pas à cette trame dispositionnelle et, par conséquent, la sémantique est d'abord un réflexe neural avant d'être un acquis de culture ou de civilisation.

Les processus d'apprentissage linguistique reposent à la fois sur l'intériorisation de notre expérience au monde et notre exposition/insertion dans des rapports humains baignant dans une culture. Nos différentes sources de perception (vue, ouïe, toucher, etc.) constituent autant de *rapports au monde* qui s'inscrivent dans des zones du cerveau distinctes et distribuées sous forme « d'assemblées neuronales » (Pulvermüller, 2013). C'est ce qui a fait dire à des chercheurs en neurosciences cognitives¹⁴ que nous avons affaire à une sémantique neuronale dans la mesure où s'activent des réseaux de neurones abritant traits et caractéristiques (*neurosèmes?*). Par conséquent, pour une même représentation, nous assistons à la mobilisation de régions diverses et différentes, porteuses de traits dont l'assemblage permettra, *in fine*, de construire la conceptualisation, voire la représentation visée. Les traits ciblés font alors l'objet d'un assemblage dans un espace neuronal de travail que Damasio appelle *Zone de Convergence/Divergence* (Damasio, 1989 ; Lakoff, 1993).

Dans une publication relativement récente (2012) présentant la synthèse de plus de cent références – datant, pour l'essentiel des années 2000 – et portant sur des travaux de recherche

¹¹ Que l'on songe au destin de langues artificielles comme l'espéranto, mais également à celui de langues dites franches (par exemple, le grec ancien, le latin ou même la *fosha* – l'arabe classique).

¹² Pour rester fidèle aux enseignements de G. Guillaume et de R. Lafont.

¹³ C'est bien ce que recouvre le lien: « sound/meaning » en linguistique cognitive, en clin d'œil à Saussure.

¹⁴ Tel est le cas de Changeux (2004) notamment.

sur *l'embodiment*, les auteurs parviennent à la conclusion suivante, (p.788)¹⁵: « We conclude that strongly embodied and completely disembodied theories are not supported, and that the remaining theories agree that semantic representation involves some form of Convergence Zones (Damasio, 1989) and the activation of modal content. » (Metyard et al., 2012: 788).

Notons que cette explication neurophysiologique de la représentation s'oppose aux approches réifiantes pour qui « un signifiant est rattaché à son signifié » ; voire, dans une version plus contemporaine, « un son est rattaché à un sens ». A une vision figée (voire réifiante) et mécanique vient s'imposer une approche dynamique et fidèle à la réalité de la production sociale du sens (Pulvermüller *et al.*, 2014).

De ces constatations il ressort que le travail de construction de sens ne se limite pas à faire coïncider « une signification fin prête » avec un son. Il s'agit plutôt, à partir de diverses zones corticales, d'assembler (uniquement) les traits pertinents; ceux que la situation d'échange et la cohérence exigent. Cette remarque est essentielle car la construction du sens est en soi une élaboration sémantique que la dynamique du flux discursif renouvelle en permanence et qui laisse trace de ces mouvements, d'une manière ou d'une autre.

Une précision s'impose, à ce stade de l'exposition. En effet, si les traits pertinents proviennent (nécessairement) de zones corticales diverses, il ne faut pas négliger la contribution essentielle de la mémoire discursive. En effet, l'acquis de discours ou, selon d'autres perspectives théoriques, les programmes narratifs normés, peuvent, dans une certaine mesure, faire l'économie de cet assemblage. De fait, le construit discursif peut devenir le cadre nouveau de développements notionnels novateurs dans la mesure où il reste disponible en mémoire de travail. Ces représentations que le discours consigne s'éteignent avec l'échange verbal (sauf à l'écrit, bien entendu). Elles peuvent également faire l'objet d'une surenchère si l'énonciateur embraye sur de nouveaux repères sémantiques¹⁶. Cependant, tant que ces acquis de discours sont en veille, ils se substituent aux repérages thématiques et notionnels prélevés initialement en culture – ou *savoirs partagés* (Tomasello, 2003). Le discours devient alors l'univers de référence...sauf si l'énonciateur décide d'introduire un repérage notionnel détaché de l'emprise discursive immédiate – ce qui est le cas de l'humour, notamment.

Si nous revenons à notre recette, plus haut, la notion de « volaille » dans « *Parer la volaille* » assoit la référence discursive de la notion alors que dans l'énoncé qui suit « *Couper les foies de volaille* » elle nous ramène à la culture et aux savoirs partagés pour embrayer sur d'autres oiseaux que la pintade en cours de préparation. Les autres mentions de la notion renouent avec le construit discursif – bien que de nouveaux traits viennent enrichir/modifier jusqu'à requalifier la conceptualisation initiale. Un tel développement thématique (pour reprendre la notion introduite par Adam, 2006) est certes restitué, par le locuteur natif, par voie d'inférence, mais il revient à la linguistique de retrouver traces de cette sémiomorphose textuelle. Nous pensons, pour notre part, que c'est le travail d'assemblages ponctuels de neurosèmes qui permet, à partir d'un même lexème d'inférer des images différentes. Or ce travail sous-jacent se signale matériellement, en surface, pour déclencher, chez l'interlocuteur, l'activation de ces assemblages sélectifs. Nous considérons que ces signaux prennent la forme de cognèmes/phognèmes, précisément.

L'assemblage neurosémantique est bien le fruit d'une *intention*, en l'occurrence celle de partager –avec autrui– une représentation, *via* la modalité « langage ». On doit donc veiller, sur un plan méthodologique, à éviter de substituer aux processus de collecte puis d'assemblage des traits sémantiques retenus pour l'opération d'échange en cours, la modalité

¹⁵ Meteyard, L. *et al.* (2012)

¹⁶ Cf. la notion de « repérage » dans la théorie culiolienne

d'extériorisation ou de communication. La modalité de *transmission du sens* n'est pas la modalité de *construction du sens*. En somme : les « contenus de pensée » ou conceptualisations se recrutent dans des aires sensorimotrices à la fois distribuées et parallèles avant de se voir, toujours, partiellement ramassés dans ces enveloppes discursives que sont les *mots* et agencés selon des ordres divers. Cependant ce potentiel représentationnel est nécessairement pointé/recruté à partir de ces référents culturels inscrits en praxis sociale (cf. le concept de *logosphère* chez Lafont (1978) que sont les *domaines notionnels* (Culioli, 1990) ou *semantic frames/scripts* (Fillmore, 2011), voire *espaces mentaux* (Fauconnier, 1984). Ceci est une condition *sine qua non* pour que l'échange soit social dans la mesure où ce qui fonde la possibilité de l'échange, c'est ce « savoir partagé ». Selon Rosh (1978) et Lakoff (1993), notre conceptualisation prend ancrage dans une catégorisation qui prend pour référence un type abstrait, un *prototype*, une sorte de « moyenne sociale » inscrite dans le savoir partagé. Ainsi tout un système de connexions entre « concepts » s'établit en culture pour favoriser l'intercompréhension. En situation de créativité, c'est du rapprochement avec le système conceptuel disponible que de nouvelles connexions peuvent être concevables et que de nouvelles inférences peuvent advenir. C'est exactement ce que recouvre la notion de *frame* ou «cadre sémantique» –initialement introduite en intelligence artificielle par Marvin Minsky– et reprise notamment par Charles C. Fillmore en sémantique lexicale. Ici, ce sont les situations prototypiques qui forment système en constituant des réseaux d'informations reliant les unes aux autres. De ce point de vue, il découle que la Culture constitue un méta-système rayonnant sur le réseau des cadres sémantiques. Tout cadre sémantique posé sollicite donc un savoir culturel partagé et présente un réseau de connexions possibles. C'est à partir de là que des inférences peuvent être générées suivant des mécanismes procéduraux eux-mêmes structurés par/dans ces cadres. Fauconnier (1984, 1991) propose une vision très voisine où les cadres sont appréhendés en « espaces mentaux ». Le discours se présente alors comme un tissage où les espaces mentaux se complètent et se cooptent pour parvenir à des constructions conceptuelles spécifiques. Relevons que ces approches font écho au concept de «domaine notionnel» chez Culioli pour qui, dès lors qu'une notion est pointée, nous nous positionnons dans un domaine qui nous renvoie d'un côté à des *ramifications* et d'un autre côté à un *foisonnement*. (Culioli, 1986 : 85-86).

Malgré l'intérêt manifeste de ces approches, nous leur déplorons cette tendance à la réification du signe dans la mesure où, en pratique, ces principes se voient adossés à une manipulation lexicale. En somme l'entrée lexicale va avoir la responsabilité de désigner tel ou tel niveau de découpage du réel, tel ou tel niveau d'appréhension du cadre – même le projet praxématique (Lafont, 1978) avait fini par succomber à cette vision (Elimam, 1990). Or ceci est en contradiction avec l'activité neurosémantique qui s'attache à rassembler, non pas des entités lexicales, mais des traits sémantiques ! Le mythe de la mise en correspondance (*matching*) d'une forme avec un sens prend le dessus et détourne la perspective méthodologique ouverte par les neurosciences. La question du *mot* semble bien au centre de cette aporie, pensons-nous.

3. De la conceptualisation à la mise en mots

De plus en plus nombreux sont les chercheurs en linguistique qui concourent à reposer la question du rapport son/sens en convoquant, autant que faire se peut, la matérialité du langage –qu'il s'agisse des approches post-guillaumiennes du signifiant (Tollis, 2014), de la motivation du signe (Lafont, 2004), du cognème (Bottineau, 2006), pour ne mentionner que celles-là. Or cette matérialité est est à envisager selon deux moments: d'abord sensorimotrice et ensuite glottomotrice (dans l'acte énonciatif). La découverte des neurones-miroirs viendra

renforcer la perspective inaugurée par l'approche énative (Varela *et al*, 1993). En effet les zones d'activation de significations activent les mêmes circuits sensorimoteurs que ceux engagés dans l'acte traduit; les cas de l'imitation étant les exemples les plus probants. Ce point de vue est bien largement conforté par les recherches en cours et plus particulièrement par Damasio (2012) qui confirme la corporéité de la signification que, pour sa part, il rattache aux zones de convergence/divergence (ZCD). Le fait que l'acte et la mention de l'acte activent les mêmes zones corticales indique le primat de l'inscription corporelle du sens, il n'explique pas sa prise en charge par le langage. Lorsque le mode d'extériorisation sollicite le langage, l'acte cognitif (construction de la représentation ou conceptualisation) passe par deux moments.

- *Primo*, lors de son empreinte neuronale où les aires sensorimotrices qui en représentent le contenu font l'objet d'une énation.

- *Secundo*, lors du transcodage de cet événement neuronal en «instructions» destinées à être interprétées et mises en mouvement par les organes du langage

Par conséquent, afin de gagner en cohérence et en audience, la préoccupation énative en linguistique devrait être celle du passage du stade neurosémantique à celui de la mise en forme verbale et prosodique. Il est à craindre que la focalisation sur des traces matérielles (schèmes et cognèmes, par exemple) instaurant une sorte de « sémio-irradiation » potentielle ne parvienne pas à suffisamment éclairer les dimensions prédicatives et énonciatives, pour paraphraser Culioli. Ces dernières sont portées par les instructions que véhicule l'événement neuronal en amont; lui-même traduisant une « intention de dire » initiale.

Nous considérons que l'assemblage neurosémantique effectué en amont parvient au discours après avoir subi une transduction que seules les dispositions biologiques propres à la *faculté de langage* sont en mesure d'assurer. C'est en effet à elle qu'il revient d'accueillir l'assemblage de connexions neuronales destinées à être transformées en discours. Cet assemblage comprend: (i) des *conceptualisations*, (ii) des *relations* unissant ces dernières et (iii) la nature de *l'engagement intersubjectif* de l'énonciateur. C'est la raison d'être de la faculté de langage que de se saisir de cette entité compacte, de la dissoudre et de la formater pour une extériorisation sous une forme linéaire et sonore. La linéarité du discours vient donc se substituer et opacifier l'assemblage neuronal multi-niveaux et parallèle. Nous émettons l'hypothèse qu'un tel processus de linéarisation opère sur un état transitoire (dans le cadre du processus de transduction d'un assemblage neuronal) que nous appelons *pseudo-langage*¹⁷. Cette dernière notion nous est inspirée de la programmation informatique où l'on peut écrire un algorithme en usant d'une sorte de sténographie indépendante de tout langage de programmation, mais qui en permet une lecture fidèle. Ce pseudo-langage peut ensuite être transcrit dans divers dialectes informatiques, chacun avec ses moyens linguistiques propres et ses règles morphosyntaxiques.

Notons que ce pseudo-langage correspond à la « représentation hybride » culiolienne (Culioli, 1993: 9-10) en ce sens que l'on est à mi-chemin entre le neuronal et le symbolique. C'est donc bien à ce niveau que les formes schématiques (le « schéma de la lexis » chez Culioli) s'envisagent et que l'engagement de sortie linguistique se décide. Ce moment du processus est d'autant plus déterminant que tous les éléments devant trouver forme dans l'énoncé de sortie y sont réunis. Mais nous n'avons toujours pas de mots ! Nous avons des « paquets de sèmes » reliés les uns aux autres dans des relations de hiérarchie opératoire, de subordination, de complémentation, et autres formes d'ordonnancements liées aux propriétés physico-

¹⁷ Notons que Levelt, notamment (1999), pointe cette étape du processus neurobiologique du langage pour y voir un « message pré-verbal », d'autres ont pointé ce moment sous la notion de *mentalese* ou *mentalais* (ce qui a été le cas de J. Fodor, S. Pinker, et bien d'autres).

culturelles auxquelles les conceptualisations évoquées réfèrent. Il ne sera pas étonnant que les ressources dont disposent les langues particulières vont retenir toutes ces caractéristiques sous l'espèce de structures et de rôles thématiques (*agent, bénéficiaire, source, but*, etc.) que la syntaxe, à son tour qualifiera de *sujet, objet, complément*, etc. Ce potentiel dicible va pouvoir générer, dans une même langue, des familles de relations prédicatives, des familles paraphrastiques d'énoncés. Cela est rendu possible tant que l'on se situe en amont du discours: autrement dit, on est dans le *langage* et non pas dans les *langues*. En somme, la composition en pseudo-langage représente un moment détaché de toute forme linguistique spécifique. Nous soutenons l'hypothèse que ce moment¹⁸ dans le processus d'extériorisation de la cognition, selon la modalité « langage », est celui-là même qui autorise et permet les traductions entre langues. En effet tout concourt à penser que cette instance a un substrat biologique partagé par l'espèce humaine; ce qui lui attribue une caractéristique universelle.

La composition pseudo-langagière qui résulte de l'opération de transduction de l'événement neuronal intervient sous la forme d'*instructions* que les centres moteurs du langage prennent en charge. Cette dynamique *glottomotrice* applique les instructions (opérations prédicatives et énonciatives, en gros) qui la sollicitent pour les mouler dans des formes d'extériorisation respectueuses des règles locales de mise en mots, de production d'énoncés.

Ce moment du processus signale le passage de l'universel au particulier, celui où les instructions au format hybride et universel vont s'inscrire sous les habillages phrastiques propres aux langues de sortie. Il est un fait que l'énoncé final se plie à des exigences phonologiques et prosodiques, à des contraintes morphologiques et à une gestion de moyens lexicaux et morphologiques. Or cet habillage formel doit nécessairement refléter les instructions émises de l'instance pseudo-langagière: sous forme de traces d'opérations *submorphémiques*, pour reprendre la belle formulation proposée par Bottineau (2010). En effet ces traces de la motivation pré-énonciative s'incrémentent en morphologie locale de manière assez particulière. On a parlé de *schèmes* (Lafont, 2004) ou de *cognèmes* (Bottineau, 2006); voire de *phognème* (Elimam, 2013) pour tenter de rendre compte du rôle d'interface que jouent ces traces au travers d'une morphologie opacifiante. Ces traces ont une réalité matérielle qui commence à faire consensus: un support phonologique. Adamczewski et Delmas (1982) avaient, dès le début des années 1980, avancé le concept de « métalangue naturelle », précisément pour pointer ces supports phonologiques, à l'instar de /d/ (*do, did, does*) ou /θ/ (*the, that, this*) et bien d'autres morphèmes qui signalent des traces « d'opérations profondes ». Pour Lafont (2004), par exemple, c'est à partir d'un phonème qu'une trame harmonique dessine « la topologie d'une notion » et que les schèmes, combinaison de phonèmes, vont asseoir la motivation qui s'inscrit dans les mots. Bottineau (2006) suggère pour sa part, que la morphologie grammaticale de l'anglais, par exemple, « était elle aussi sous-tendue par des alternances régulières de submorphèmes vocaliques et consonantiques » et que ces derniers sont porteurs des motivations conduisant à la « construction du sens ». De notre perspective, ces inscriptions en morphologie de traces submorphémiques sont bien plus que des invariances schématiques et motivationnelles¹⁹. Nous aurions affaire à une fluctuation de phognèmes qui signalent leur indexation avec les instructions émanant de l'instance pseudo-langagière. Nous parlons bien de « fluctuation » car ce moment du processus énonciatif a bel et bien quitté l'instance universelle pour se couvrir des habits que la langue locale lui prête. Par conséquent nous verrions les cognèmes/phognèmes non pas seulement en tant que signaux de motivation, mais en tant qu'indexations d'opérations cognitivo-langagières. Ce qui nous invite à nous en expliquer.

¹⁸ Que les linguistes et les psycholinguistes, plus particulièrement, gagneraient à approfondir d'avantage.

¹⁹ Pour Bottineau (2006), « on constate l'existence d'une sorte de système auto-organisé et cohérent qui se comporte comme s'il était motivé par la pertinence sémantique » des inscriptions cognémiques ».

4. Discours et signatures neuronales

Les instructions émanant de l'instance pseudo-langagière vont être réceptionnées par le système moteur de l'activité énonciative. C'est durant cette trajectoire que le contenu de pensée à communiquer va se mouler dans la phono-morphologie de la langue de sortie. Cette objectivation du potentiel représentationnel passe toutefois par une série d'actions motrices qui sollicitent les différentes mémoires, l'attention, l'appareil vocal, les normes linguistiques, le « dictionnaire mental », etc. La substantialisation des instructions énonciatives et prédicatives ne se réalise qu'avec les moyens linguistiques qu'offre la langue de sortie. C'est donc en investissant ces moyens que les instructions pseudo-langagières vont pouvoir agir comme une sorte d'*index* – dans le sens que lui attribuent les systèmes de gestion de bases de données en informatique, c'est-à-dire porter à la fois une valeur et pointer sur sa localisation dans l'instance source. Ceci explique pourquoi les moyens dont disposent les langues se réduisent à des éléments supports de valeurs lexico-sémantiques, d'un côté et, de l'autre, des éléments articulateurs de ces mêmes valeurs lexico-sémantiques. Cette deuxième catégorie de moyens peut inclure des éléments à la fois articulateurs et porteur de valeurs lexico-sémantiques. Lafont (1978) les a désignés, respectivement, en *praxèmes*, *métapraxèmes* et *parapraxèmes*. Plus l'élément est allégé de toute référence lexico-sémantique plus son champ d'articulation est large – rappelons que G. Guillaume parlait de « subduction » pour indiquer ce mouvement submorphémique. Si les praxèmes présentent quelques traces d'opérativité (morphosyntaxique, par exemple), il revient aux métapraxèmes et aux parapraxèmes de porter les indexations des instructions pseudo-langagières. Nous avons affaire là à tout un réseau de connexions possibles – tant les combinaisons entre morphèmes sont nombreuses. La gestion et l'organisation de ces moyens, c'est précisément cela que de Saussure ainsi que tous les linguistes contemporains ont appelé « système linguistique ». Pour notre part nous inscrivons ce recours aux moyens linguistiques dans une dynamique que nous avons appelée *glottomotrice* et qui est assez proche de la notion de « disposition linguistique » de mise en mots chez Damasio (2012). Ces actions motrices constituent un complexe de transitions motrices où interagissent sans discontinuer la faculté de langage (« opérations langagières » universelles) et le modèle culturo-morphologique de construction des énoncés (les « opérations linguistiques », particulières). Les énoncés –voire le discours– sont la forme culturelle d'aboutissement de l'activité glottomotrice. Mais ils sont aussi la confirmation, par l'autre, de la réception de cet événement. Car pour être signifiante – pour l'autre – cette action doit pouvoir être partagée par une sorte de mimétisme neuronal nécessairement inscrit dans les productions linguistiques elles-mêmes. C'est ce qui nous encourage à penser que les traces des instructions énonciatives et prédicatives constituent autant de *signatures neuronales* qui attribuent à ces traces d'opérations une réceptivité où la dynamique énonciative est reçue en énonciation-miroir (en quelque sorte). Notons que ces signatures neuronales peuvent également occuper les actes liés à l'accompagnement corporel de la mise en discours (*linguaging*²⁰) gestes, mimiques, grimaces, etc.

Pour conclure

Essayons de voir tout cela de manière dynamique. La mise en discours des représentations procède à un assemblage neurosémantique *en ligne* et ne livre à la dynamique glottomotrice que les traits pertinents localement. Chaque conceptualisation donne lieu à un nouvel assemblage – quitte à restaurer un assemblage mis en mémoire de travail ou puisé dans les connaissances partagées. Le processus de mise en mots, pour sa part, puise dans le

²⁰ Cf. Cowley (2011) et Thibault (2011).

dictionnaire mental –mémoire à long terme– les moyens linguistiques pertinents (mots, morphèmes, expressions, paraphrases, etc.). La sélection du mot retenu répond alors au taux de pertinence²¹ de ce dernier avec les traits prélevés par l'instance neurosémantique. Le lexème choisi est celui qui est capable de restituer –au maximum– les traits retenus en amont. Il arrive que ce dernier soit complété par d'autres mots ou expressions, voire par des paraphrases. Lorsque ces moyens font défaut ou s'avèrent insatisfaisants, on recourt à la néologie. En sortie, on a bien un mot mais doté des seuls traits que le discours leur attribue localement. Du côté de la reconnaissance, l'interlocuteur parvient –grâce à cette « magie neurolinguistique » partagée– à ne restituer et à instancier du mot que les traits pertinents localement. C'est ce qui se passe avec notre recette, plus haut, où les mentions de « pintade 1 », « pintade 2 » et « pintade 3 » n'instancient pas les mêmes contenus, respectivement.

L'idée des mots arrivant en discours avec leur potentiel de sens (valeur encyclopédique) et invitant l'interlocuteur à faire les tris pertinents paraît irréaliste. Il nous semble, plutôt, que chaque occurrence d'un mot en discours ne renferme que les traits que l'acte langagier en cours lui attribue. Ce qui guide l'interlocuteur vers les assemblages pertinents, ce sont les phognèmes/cognèmes (voire méta-opérations naturelles) que la morphologie abrite. En effet ces derniers agissent comme des pointeurs vers les instructions cognitivo-langagières. Par conséquent, la morphosyntaxe des langues n'a d'effectivité que si elle permet l'indexation sur ces valeurs neuro-sémantiques. D'ailleurs, en compréhension, c'est bien de la restitution des instructions neuro-sémantiques que dépend la pertinence de l'interprétation.

Côté « cour », les mots appartiennent à la culture et font de la langue un « trésor » culturel qui capitalise les expériences en praxis et les consigne dans des nomenclatures, dictionnaires, encyclopédies, etc. Sans oublier les grammaires et autres supports stylistiques. Côté « jardin », par contre, ils sont outils d'expression du sens. Le regard sur les mots-en-culture (qui ne peut être que métalinguistique) ne peut être identique à celui que nous portons sur les mots-en-discours²². L'un renvoie à un potentiel culturel, sans plus; l'autre revoie à un traitement local qui exhibe un assemblage éphémère de traits sémantiques. L'introduction d'un mot en discours correspond donc à l'évocation d'un signal inscrit en culture avant de ne retenir de ce dernier que ce que les instructions cognitivo-langagières *on line* offrent au discours qui les porte.

Pour finir, soulignons que des convergences théoriques sont possibles entre notre angle d'attaque et la conception défendue par Bottineau (2012) –entre autres– même si des réglages conceptuels s'avèrent utiles et souhaitables.

Bibliographie

ADAMCZEWSKI, Henri & Delmas, Claude (1982). *Grammaire linguistique de l'Anglais*. Paris : Armand Colin.

ALTHUSSER, Louis (1976). *Positions (1964-1975)*. Paris : Les Éditions sociales.

BOTTINEAU, Didier (2006). L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème. Dans M. Banniard & D. Philps (dirs.) *La fabrique du signe, Linguistique de l'émergence* (p. 299-325). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Accessible en ligne sur <halshs-00656288>.

²¹ Tout rapprochement avec la notion de *pertinence* chez Sperber & Wilson (1986/1989) serait fortuite.

²² A ne pas confondre avec ce que Ducrot a appelé « les mots du discours »

- BOTTINEAU, Didier (2010). Language and enaction. Dans J. Stewart, O. Gapenne & E. Di Paolo (éds.), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science* (p. 267-306). Cambridge: The MIT Press, Accessible en ligne sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00339894/document>.
- BOTTINEAU, Didier (2012). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre CADIOT, La Tribune internationale des langues vivantes*, Paris: UPLEGESS, 73-82. Accessible en ligne sur <hal-00770354>.
- CHANGEUX, Jean-Pierre (2004). *L'homme de vérité*. Paris : Odile Jacob.
- COWLEY, Stephen J (éd.) (2011). *Distributed Language*. Amsterdam : John Benjamins.
- CULIOLI, Antoine (1986). *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1. Paris : Ophrys.
- CULIOLI, Antoine (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2. Paris : Ophrys.
- CULIOLI, Antoine (1993). *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 3. Paris : Ophrys.
- DAMASIO, Antonio (1989). The Brain Binds Entities and Events by Multiregional Activation from Convergence Zones. *Neural Computation*, 1, MIT Press, 123-132.
- DAMASIO, Antonio (2012). *L'Autre Moi-Même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Paris : Odile Jacob (translation of *Self Comes to Mind: Constructing the Conscious Brain*, Pantheon, 2010).
- DELMAS, Claude (2015). Quantité et évolution des ingrédients dans les recettes culinaires anglaises. Dans *La quantification dans les textes de spécialité*, 14. Brest : ERLA, 125 – 143.
- DELMAS, Claude & Gillet-Girard, Geneviève (A paraître). Brièveté comme contrainte pragmatique dans le discours culinaire.
- DUCROT, Oswald (1980). *Les mots du discours*. Paris: Editions de Minuit.
- ELIMAM, Abdou (1990). «Enjeux épistémologiques de la théorie du praxème». *Cahiers de praxématique*, 14. Montpellier, 51-65.
- ELIMAM, Abdou (2013). Hosting languages: an introduction to glottomotricity. Academia.edu, page personnelle accessible en ligne sur https://www.academia.edu/5672144/Hosting_languages_an_introduction_to_glottomotricity.
- ELIMAM, Abdou (2014). Neurosciences et énonciation: nouveaux enjeux pour la linguistique. Dans A. Elimam (coord.) *Énonciation et Neurosciences Cognitives, Synergies Europe*, 9, 23-44.
- FAUCONNIER, Gilles (1984). *Espaces mentaux*. Paris : Editions de Minuit.
- FAUCONNIER, Gilles (1991). Subdivision cognitive. Dans *Sémantique cognitive, Communications*, 53(1), 222-248.
- FILLMORE, Charles J. & Baker, Collin (2011). A Frames Approach To Semantic Analysis. Dans B. Heine & H. Narrog (éds.) *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis* (p. 313-340). Oxford : Oxford University Press. Accessible en ligne sur <http://lingo.stanford.edu/sag/papers/Fillmore-Baker-2011.pdf>
- GALLESE, Vittorio & LAKOFF, George (2005). The brain's concepts: the role of the sensory-motor system in conceptual knowledge. Dans *Cognitive Neuropsychology*, 21, np.
- GOLDBERG, Adele (2006). *Constructions at Work: The Nature of Generalization in Language*. Oxford: Oxford University Press.

- HAGOORT, P. & LEVELT, W. (2009). The speaking brain. Dans *Science*, 326, 372-373.
- HICKOK, G. & POEPEL, D. (2007). The cortical organization Of speech processing. Dans *Nature Reviews Neuroscience*, 8(5), 393-402. DOI: 10.1038/nrn2113
- JACKENDOFF, Ray (1978). An Argument about the Composition of Conceptual Structure, *TINLAP '78 Proceedings of the 1978 workshop on Theoretical issues in natural language processing*, Urbana-Champaign: Association for computational linguistics, 162-166. Accessible en ligne sur <http://www.aclweb.org/anthology/T78-1022>.
- JACKENDOFF, Ray (2002). *Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution*. Oxford: Oxford University Press.
- LAFONT, Robert (2004). *L'être de langage*. Limoges : Lambert-Lucas
- LAFONT, Robert (1979). *Le travail et la langue*. Paris : Flammarion.
- LAKOFF, George (1993). Convergence zones and conceptual structures. *Neurobiology*. Series: University of California, Berkeley, 1-34. Accessible en ligne sur <http://escholarship.org/uc/item/6n13989z>.
- LANGAKER, Ronald W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar*. vol.1, Stanford : Stanford University Press.
- LEVELT, Willem J. (1999). A Blueprint of the speaker. Dans C. Brown & P. Hagoort (éds.), *The neurocognition of language* (p. 83-122). Oxford : Oxford University Press.
- MCCLELLAND, James L. & ROGERS, Thimoty T. (2003). The Parallel Distributed Processing. Approach to Semantic Cognition. Dans *Nature Reviews Neuroscience*, 4, Nature Publishing Group, 310-322.
- METEYARD, Lotte, RODRIGUEZ Cuadrado, Sara, BAHRAMI, Bahador & VIGLIOCCO, Gabriella (2012). Coming of age: a review of embodiment and the neuroscience of semantics. Dans *Cortex*, 48(7), 788-804. Doi: 10.1016/j.cortex.2010.11.002.
- PULVERMÜLLER, Friedemann (2013). How neurons make meaning: brain mechanisms for embodied and abstract-symbolic semantics. *Trends in Cognitive Sciences*, 17(9), 458-470. DOI : <http://dx.doi.org/10.1016/j.tics.2013.06.004>
- PULVERMÜLLER, Friedemann, GARAGNANI, Max & WENNEKERS, Thomas (2014). Thinking in circuits: towards neurobiological explanation in cognitive neuroscience. Dans *Biological Cybernetics*, 108, 573-593.
- ROSCH, Eleanor (1978). Principles of Categorization. Dans E. Rosch and B. Lloyd (eds), *Cognition and categorization*, Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum, 27-48. Accessible en ligne sur http://commonweb.unifr.ch/artsdean/pub/gestens/f/as/files/4610/9778_083247.pdf.
- RIZZOLATTI, Giacomo & SINIGAGLIA, Corrado (2007). *Les neurones miroirs*, Odile Jacob, Paris.
- THIBAUT, Paul J. (2011). First order languaging dynamics and second order language: the distributed language view. Dans *Ecological Psychology*, 23, 1-36.
- TOLLIS, Francis (2014). La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010): une théorie cognitivo-énonciative inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960). Dans A. Elimam (coord.) *Énonciation et Neurosciences Cognitives*, Synergies Europe, 9, 45-70.
- TOMASELLO, Michael (2003). *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

TOMASELLO, Michael (2004). What kind of evidence could refute the UG hypothesis ? Commentary on Wunderlich. Dans *Studies in Language*, 28, 642-645.

VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan & ROSCH, Eleanor (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris : Seuil.

BAKHTINE, Mikhaïl (VOLOCHINOV, V.) (1977). *Marxisme et philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*, Paris : les Editions de Minuit.